

et laissé sur son fumier. La postérité, quand, d'aventure, elle tombera sur un Permeke et qu'elle aura quelque lumière sur l'admiration manifestée par notre époque dématée pour une chose pareille, se demandera comment des hommes soi-disant cultivés ont pu descendre à un tel degré de bêtise ou d'abrutissement...

INTERIM.

P. S. — Le numéro du 1^{er} avril de la *Revue Belge* (oh! combien...) moche comme la plupart du temps. Il y a d'excellents vers de Marcel Ormoy dans les *Nouvelles*, de Seraing.

Les journaux quotidiens

nous apprennent que l'Académie flamande a ordonné l'impression d'une étude sur un écrivain de langue néerlandaise *als novelist en plagiaris*.

Voilà un bel exemple d'honnêteté littéraire qui nous réjouirait sans plus, si nous ne nous disions que peut-être, dans ce Paradis qu'il a si bien gagné, le pauvre Debatty regrette d'avoir écrit en français.

Monopole.

Nous avons annoncé la publication du *Miroir du Congo* que nous recommandons aux amis de notre Maison. M. Louis Franck publie, lui aussi, à la *Renaissance du Livre*, un important ouvrage sur notre Colonie écrit, dit le prospectus, par des Belges, seuls compétents en la matière. Cela ne veut pas dire que seuls, parmi les Belges, les collaborateurs de M. Franck soient compétents. Du moins, voulons-nous bien le supposer. Mais ce que nous voudrions que l'éditeur de M. Franck nous contât, c'est la petite juiverie par laquelle fut subtilisée la collaboration d'un artiste de nos amis qui s'était spécialement attaché à la présentation artistique du *Miroir*... et ne l'abandonne pas.

Le Banquet J.-M. Jadot

A l'occasion du septième départ pour le Congo de notre co-directeur J.-M. Jadot, l'Association des *Ecrivains et Artistes coloniaux de Belgique*, dont il est le vice-président, avait convié les amis et les admirateurs du bel écrivain colonial — du bel artiste tout court — à un banquet.

Celui-ci a eu lieu, comme nous l'avions annoncé dans notre fascicule d'avril, le samedi 4 mai, à 8 heures du soir, en les salons du Cercle National des Officiers, boulevard de Waterloo, à Bruxelles. Nombreux étaient accourus, pour fêter notre ami, pionniers du Congo, magistrats et écrivains coloniaux, voire fidèles de la *Revue Sincère*. Et les dames, dont nous avions souhaité ardemment la présence, ne furent pas le moindre agrément de cette réunion cordiale.

A la table d'honneur, entourant le planteur héros de la fête, M. Minette d'Oulhaye, président de l'Association; M. Arnold, administrateur général honoraire des Colonies, toujours jeune et actif; M. le conseiller d'Etat honoraire Liebrechts; Mmes Minette d'Oulhaye et Vanderkerken.

Dans l'assistance, au hasard du crayon (car il est impossible d'effectuer un dénombrement complet de tous ceux qui tinrent, par leur présence, à manifester leur sympathie à J.-M. Jadot) :

Le général J. Henry;
Le baron de Haulleville, directeur honoraire du Musée de Tervuren;

M. van Iseghem, ancien commissaire de district;
M. Charles Anciaux, directeur au Ministère des Finances et notre collaborateur;

MM. Pirsch; Tilmant, l'excellent journaliste colonial;

Le grand sculpteur et Mme Frans Huygelen;

Mme Léon Debatty;

M. l'avocat et Mme Paul Jeanty;

M. l'administrateur des Colonies françaises et Mme Picard;

M. Van Esseche, administrateur de l'*Essorial*;

Le peintre et Mme F. Lantoiné;

Le peintre Maurice Van Esseche;

M. l'avocat Charles Maroy; M. l'avocat Paul Crockaert;

M. Edouard Haine, l'auteur du *Poète Ensorcelé*;

Le chansonnier et Mme Genval;

odieusement. Comment voulez-vous qu'un homme qui se lève le matin de mauvaise humeur, qui commence par « enguirlander » son boy, puis continue à bousculer son monde, à donner à droite et à gauche des coups de poings et des coups de pieds en sacrant à jets continus, et qui finit par s'enivrer, puisse user du droit de la courbache avec mesure, équité et sans blesser, jusqu'à le révolter, ce sentiment de justice qui est au fond du noir ? Et c'est là, en effet, le danger contre lequel je ne cesserais de prémunir nos dirigeants coloniaux. Vous voyez, je n'ai point peur de dire mon avis. Vous dirai-je que je suis seul à soutenir l'obligation d'établir le travail forcé du noir ? C'est cela qu'on devrait faire, en effet. Nous renforcions un grand service non seulement à nous-mêmes, mais aux noirs. A l'heure présente, parmi tous les vices que nous lui avons apportés, nous encourageons spécialement la paresse. Forçons-le, au contraire, à travailler; donnons-lui le goût du travail et tout en enrichissant notre colonie, nous sauverons le noir de la plupart des dangers moraux qui l'entourent et qui le tuent...

Et Jadot était si bien lancé que je ne le voyais pas finir son petit discours que tout le monde écoutait, au demeurant, avec une attention religieuse, quand il se souvint que sa gorge grattait. Il porta alors la main à son col, sourit et dit :

Il est temps que je finisse ce discours. Ma voix n'est pas très bonne et je sens qu'elle est un peu fatiguée.

Sur quoi Jadot leva son verre. Mais on ne le lui laissa pas porter aux lèvres sans lui avoir manifesté au préalable, par des applaudissements unanimes, le plaisir qu'on avait eu de l'entendre.

Jadot s'étant assis, ce fut M. l'administrateur des Colonies françaises Picard qui prit la parole. Nous sommes heureux de reproduire ici intégralement son laïus aussi bien pensé que bien écrit.

Mesdames, Messieurs,

Un soir d'avril de l'année dernière, vers 6 heures, le *Liège*, petit bateau de l'Unabra sur lequel j'avais pris passage, accostait à Coquilhatville. La journée avait été particulièrement lourde sur le Congo; aussi étions-nous haletants, ma femme, mon collaborateur de mission et moi, d'absorber une de ces mixtures fraîches qui n'ont du cocktail que le nom, mais dont la glace qui la compose tempère la soif et sert généralement à rétablir un équilibre physiologique quel-que peu compromis par la chaleur.

L'actif secrétaire-trésorier de l'Association des *Ecrivains et Artistes coloniaux* et Mme Léo Lejeune; M. et Mme Joseph Conrardy; etc., etc. S'étaient excusés :

MM. Adolphe Hardy, Hubert Krains, Pierre Nothomb, Xavier Carton de Wiart, Léon Chenoy, le peintre Allard l'Olivier, Grégoire Le Roy, Charles, secrétaire général au Ministère des Colonies; Laude et Janssen, directeurs au même département, etc. Soumignons, en passant, l'absence à ce banquet de tout élément officiel.

Cela — faut-il le dire ? — n'empêcha pas les convives de faire honneur aux plats, les conversations de s'engager d'une table à l'autre et la gaîté de se répandre en flots intarissables.

* * *

A l'heure du champagne, le premier toast fut porté par M. Minette d'Oulhaye.

Ce toast prit les proportions d'un petit discours très réussi. M. Minette d'Oulhaye fit l'éloge de Jadot écrivain. Il marqua d'un trait délicat et sûr ses qualités de conteur et ses vertus de magistrat colonial. Après quoi il vint à parler de la chicote. Il en parla avec humour et finit par solliciter — oh! très gentiment! — de J.-M. Jadot, quelque chose comme une déclaration sur ce chapitre brûlant.

Ainsi interpellé, Jadot se leva. Ce qui fut l'occasion d'une bruyante ovation. Du reste, il suffit que Jadot se dresse pour qu'immédiatement il éveille l'intérêt. Son improvisation fut charmante, pleine de bons mots, de saillies, de sérieux aussi. Il commença d'une voix faible qui se raffermirait bientôt. Ses premiers mots furent pour remercier ses amis d'être accourus si nombreux. Puis il parla des magistrats « qui sont les gens les plus mal payés de la colonie », des médecins et des missionnaires.

Son petit couplet sur la justice coloniale achevé, il se tourna vers le président et abordant la question de la chicote lui dit : Vraiment, mon cher président, vous me mettez un peu dans l'embarras. Cependant je répondrai succinctement à votre question. On me représente toujours comme un adversaire de la courbache. Eh! non, je n'en suis pas un; je suis seulement ennemi de ceux à qui l'on voudrait en confier l'administration. Parce que ces gens qui n'ont aucune qualité pour ce faire, l'appliqueraient arbitrairement,

J'étais à peine assis dans un de ces cabarets pastiches des boîtes montmartroises, qu'un Européen au teint hâlé, nanti de lunettes à la Harold Lloyd, s'approcha de moi et me dit : « *Il paraît, Monsieur, que vous êtes journaliste, eh bien, je vais vous en raconter des histoires sur notre Procureur, vous aurez de quoi en faire vingt journaux.* »

La tour penchée de Pise me serait tombée sur la tête que je n'aurais pas été plus interloqué; je restai un instant interdit, puis me ressaisissant, je fis comprendre à mon commensal que mon prétendu journalisme ne consistait qu'à chercher des singes et pas autre chose.

Quoi qu'il en soit, je dus subir trois quarts d'heure durant un ramassis de racontars, de ragots, — dont je vous ferai grâce — contre l'homme que vous fêtez ce soir.

Je vous avoue que ma curiosité n'en restait pas moins éveillée, et comme le lendemain l'atmosphère me paraissait imprégné d'une senteur de bataille, je résolus d'aller faire visite à ce magistrat dont j'entendais tant parler. Je n'eus pas le plaisir de le rencontrer, car il était en déplacement dans le Wangata. Je voulus néanmoins le connaître et j'achetai à cette fin, dans une factorerie de la ville, *Nous en Afrique*, qui constitue à mes yeux, je le confesse avec sincérité, un des plus beaux morceaux de littérature coloniale qu'il m'ait jamais été donné d'apprécier.

Cette lecture devait me convaincre de la ténacité, de l'âpre désir de vaincre, de l'exquise pondération enfin dont Jadot dut souvent faire preuve sous les tropiques pour doter les lettres belges des chefs-d'œuvre dont elles peuvent, à juste titre, s'enorgueillir.

Et c'est aux qualités maîtresses que je viens de citer, que j'ai tenu à rendre hommage, en m'associant à vous aujourd'hui, pour fêter celui qui d'un cœur alerte, va bientôt reprendre sa besace d'idées et sa plume à travers l'hinterland noir.

Parmi la mosaïque de peuples de l'Afrique Centrale qui diffèrent entre eux de mille manières, où nous devons exercer l'autorité que nous détenons de notre grade ou de notre fonction, nous avons tous, mon cher Monsieur Jadot, nos amis et nos ennemis.

Si nous agissons avec fermeté, dans certains cas avec adresse, si nous faisons en un mot notre métier de chefs, nous obtiendrons des satisfactions certaines, car le noir est susceptible d'attachement et de gratitude pour ceux qu'il respecte et qui lui ont prouvé de l'intérêt. Par contre, certains de nos administrés blancs ne peuvent se faire à cette idée que nous devons, en raison de la nature primitive

de nos protégés, rester avant tout des gardiens de l'ordre et non les exécuteurs de tels ou tels projets particuliers. Et c'est aussi parce que nous avons la mission noble entre toutes de veiller à la conservation du capital travail que représente l'indigène, que s'élevaient souvent de ces dissensions entre des éléments de même souche venus du même pays natal qui, pour rappeler l'expression de l'un de vos administrateurs les plus cotés, *ne devraient point être faits pour se manger le nez si loin de la Mère-Patrie.*

Quand on songe à l'admirable besogne que nous avons à accomplir là-bas, il n'est pas permis de douter un instant de l'indépendance du fonctionnaire colonial à quelque degré de la hiérarchie qu'il appartienne. Cette indépendance, elle est l'expression même de son bon sens, elle doit surtout être sage et devra peu à peu se fortifier en tenant compte de l'expérience laissée dans le poste par les précédents.

Certes! la reconnaissance est lente à germer dans certains cœurs fatalistes, mais n'éprouvez-vous pas, mon cher Monsieur Jadot, devant les témoignages qui vous viennent de cette assemblée électorale où nous sommes, un légitime orgueil, une récompense élevée qui contrebalance celle que vous n'avez pas reçue sur les bords du Congo.

Puisse la manifestation, dont vous êtes l'objet ce soir, alourdir vos bagages, de ce philtre puissant — votre secret — dont vous saurez bientôt faire un heureux usage en enrichissant par une œuvre nouvelle le patrimoine intellectuel de la Belgique, qu'en ma qualité de Français je suis heureux de saluer en levant mon verre à la santé de vos augustes Souverains, personnification idéale à travers le monde de ces trois qualités morales de tout premier plan : la MODESTIE, le DEVOIR, l'HONNEUR.

Des applaudissements nourris saluèrent la belle péroraison du discours de M. Picard.

Puis on entendit M. Maroy qui porta très aimablement son verre à la santé des dames présentes, et le sympathique M. Léo Lejeune qui, avec humour, fit le relevé, par ordre alphabétique, des convives, énuméra les lettres et les télégrammes d'excuses des absents en les accompagnant d'amusantes, voire de piquantes réflexions, et termina par la lecture d'une page de souvenirs sur J.-M. Jadot étudiant dû à la plume truculente et anonyme d'un compagnon du héros. C'est une page à ajouter au portrait de Jadot tracé par Joseph

Conrardy dans ses *Visages*. Nous la livrons à la curiosité, que nous devinons très vive, des lecteurs de la *Revue Sincère*.

Joseph Jadot — long escogriffe tombé vers les 1907 dans les remous tranquilles de la vie estudiantine avec de vastes yeux réjoints essayant de voir par dessus le promontoire d'un nez gothique, — ex-oblat, philologue, philosophe, basochien.

C'est l'étudiant encyclopédique qui ramène dans la vieille ville le temps d'Erasme, assénant au troupeau ahuri des paradoxes et des prophéties. Il versifie, il pontifie, il pianote, il lit Rabelais et Saint-Thomas, Alphonse Karr et la Bible, Verlaine et Saint-Augustin, il boit, il lui arrive d'étudier.

Vers les petites heures, son ombre diabolique et famélique — il n'a pas de ventre — entraîne à sa suite quelques ombres pesantes d'étudiants perpétuels, vaseux et tendres, et se fait ouvrir ces mains mélancoliques que l'on décore du nom de « boîtes » et qui sentent la bière croupie, la poudre de riz et l'excrément de perroquet.

Jadot, sévère et verveux, adresse à Salomon, à Camille, à Auguste, ex-forçats qu'entourent des filles blafardes et sans corset, d'ardentes et religieuses prosopopées. Ces messieurs sont flattés et en dignes enfants de la démocratie, ils apprécient cette marée d'éloquence. Chose prodigieuse : Jadot n'est jamais saoul. Le pire qui lui survienne — à l'heure où l'estomac refusant la quantité n'apprécie plus que la qualité — c'est d'être triste. Il est triste à mourir, il se croit Lelian et il a des accents de Cour des Miracles. Sur un coin de table visqueuse et empuantie, il abat d'un jet et de cette écriture paresseuse qu'il a conservée, d'harmonieux sonnets. La moitié de sa « Chambre close » a été enfantée dans des lieux publics au rythme d'orchestrons déchaînés et sous l'orage de défis crapuleux. Rentré le matin, pur de toute souillure — car ce bohème se respecte — Jadot écrit des revues et des articles.

Pendant quatre ans il est le revuiste de l'université; il pond des revues en vrac et en série. Miracle! Elles sont littéraires. Il emprunte ses airs au Chat Noir et au Caveau. Si ceux-ci ne lui conviennent pas, il fait lui-même la musique. Wagnémien, il bâtit une revue entière sur Lohengrin, et c'est à mourir de rire. Chef d'orchestre, il dirige les archets et les chœurs. Un soir de gala, au théâtre de la ville, il arrive en habit et monte au pupitre, la tête matelassée de ouate et de charpie : le chef d'orchestre a les oreillons.

Pendant trois ans, il sévira dans l'*Avant-Garde*, dont il partage le triumvirat avec Debatty et Anciaux. Cette petite feuille d'étudiants devient une feuille littéraire où se rencontrent tous les styles,

tous les chaos, toutes les irrévérances. Les philistins hurlent, crient à la trahison, au mépris de la stricte obédience. Le triumvirat répond par des épigrammes figénées, par des vers tendres, par des perfidies — on finit par se battre. Michaux, le notaire, envoie une potiche chinoise à la tête d'Anciaux, Jadot giffle Sohét.

Jadot est connu à deux lieues à la ronde et sa gloire a retenti jusqu'à Beauvechain. Il tombe, un bel après-midi d'été, avec son équipe chez l'instituteur de l'endroit. Il se nomme : Je suis Jadot. Il est 2 h. 1/2. Le magister n'hésite pas, il licencie ses classes et cela se termine dans un écoulement de bouteilles vides. Le soir et les hauts devoirs de sa mission l'arrachent à cette épreuve. Il faut être à l'*Emulation* à 9 heures. Jadot y sera, il y confère sur Leplay. Il sera demain chez Mgr Deploige, au Cercle d'Etudes sociales, ce cercle qui a formé tant d'aspirants à la politique et déformé tant de jeunes cerveaux par ses vapeurs démocratiques. C'est l'époque du service personnel et des pensions ouvrières. Sous l'assaut de ses paradoxes audacieux, Jadot exprime une pensée humaine et sage. Mais voici que l'infini le tente et Lelian rêve de porter la justice au pays de la brousse. Et tout à son beau songe, l'étudiant — il fut le dernier étudiant — se replie et se livre tout entier aux Pandectes de Justinien et aux controverses de Van Biervliet. Il achève son épopée sagement, laissant à ses vieux amis une manière de testament : une revue — la dernière — où l'on vit danser de petits bandes tous empruntés aux écoles de Louvain et des uniformes blancs deviser sous le casque, des ivresses de l'Afrique.

La lecture de cette page mirifique souleva davantage la gaieté de l'auditoire. Et tandis que le héros confus rougissait comme une vierge qui vient de recevoir son premier baiser, soudain, tout au fond de la salle, entre les assiettes et les corsages, un petit homme bouclé et chauve — parfaitement, les deux à la fois; je vous en prie, ne dites pas que c'est impossible, — se leva. C'était Genval, le chansonnier, qui envoya tout droit à la tête de Jadot une ballade pleine d'à-propos que nous regrettons de ne pouvoir publier, pour l'excellente raison, que, malgré sa promesse, l'auteur a oublié de nous en envoyer le texte.

Et la fête continua bruyante et cordiale jusqu'à la médianoche. Nul doute que cette manifestation de chaude sympathie, méritée autant par son caractère que par son talent, ne laisse au cœur de notre ami, comme aux nôtres, le plus doux des souvenirs.

Jean DARD.

RS 608. 7^e au 20 mai 29.